

Jean-Charles JUSTER



Jean-Charles Juster, titulaire d'un doctorat d'ethnologie du Japon, a vécu plusieurs années à Okinawa pour y mener des recherches sur les techniques corporelles. En 2016, il a produit *Karate et kobudô à la source : les arts martiaux okinawanais maintenant*, livre se voulant exhaustif et introductif au fait martial okinawais. Christian Courtonne l'a rencontré pour les lecteurs de Dragon Magazine.

Après deux numéros consacrés au Karaté Shotokan en France, la rédaction de Dragon a choisi de se rendre au pays de Gichin Funakoshi. Et pour cela, elle a rencontré l'un des spécialistes du sujet: Jean-Charles Juster.

Jean-Charles Juster, titulaire d'une maîtrise d'ethnologie et d'un doctorat d'ethnologie du Japon, a vécu à Okinawa pour y mener des recherches sur la corporalité insulaire, basées sur les danses locales. Durant de nombreuses années, il s'est intéressé aux techniques du corps à Okinawa, avant de se tourner vers les rites agraires.

A la différence de nombreux auteurs écrivant sur le karaté d'Okinawa, il ne conçoit pas celui-ci comme une fin, mais plutôt comme un moyen lui permettant de saisir les fonctionnements sociaux passés comme présents de ces îles autrefois nommées Ryūkyū. C'est pour cette raison qu'en tant qu'ethnologue, il préfère se pencher sur ses formes et ses tendances actuelles plutôt que d'essayer de reconstruire son histoire.

Il a écrit le seul livre sur Okinawa en langue française : Un clan d'Okinawa Les Tamanaha de Shuri (disponible sur okinawacultureasie.fr). Il publie depuis l'année 2017 deux séries d'ouvrages sur les

arts martiaux d'Okinawa : une suite d'entretiens avec les maîtres contemporains et des traductions de textes majeurs, inédits en français, rédigés à Okinawa. En 2016, il a produit *Karate et kobudô à la source : les arts martiaux okinawanais maintenant*, livre se voulant exhaustif et introductif au fait martial okinawais. Il a d'abord pratiqué le Shotokai (courant Murakami, puis Harada) durant une quinzaine d'années, avant de se tourner vers la Konan-ryu lors de son séjour à Okinawa, il y a une dizaine d'années de cela. Cette école dérivée de l'Uechi-ryu accorde une place importante au combat à courte distance et aux techniques appli-

LE KARATE D'OKINAWA AUJOURD'HUI



Minoru Higa a pris la succession de son oncle, Yuchoku Higa, à la tête du Kobayashi-ryu.

cables en self-défense : poing en marteau, coups de pieds bas donnés avec la pointe des orteils, défenses déviantes plus que bloquantes. La pratique est surtout axée sur le kata Sanchin (réalisé avec les mains ouvertes) et le renforcement de l'ensemble du corps.

Il pratique par ailleurs les Okinawa kobudô, c'est-à-dire les arts martiaux armés systématisés par la famille Matayoshi. Lors de ses premiers séjours à Okinawa, dans un but de comparaison avec son école Shôtôkai et d'enrichissement personnel, il a pratiqué également la Gojuryu chez Hokama Tetsuhiro ; l'Okinawa kenpo du groupe Okikenkai au club de l'université des Ryukyu; les Ryukyu kobudo au Bunbukan de Nakamoto Masahiro ; ainsi que la Funakoshi-ryu avec Mme Horikawa Hisami, une disciple du légataire de cette école liée directement à Funakoshi Gichin. Ce fut pourtant la Konan-ryu, à travers son futur maître Kuniyoshi Shinji et sa pratique rigoureuse et raisonnée tournée vers la self-défense et la bonne santé, qui le décida de changer d'école.

Dragon Magazine : Jean-Charles Juster, à la lumière de vos derniers travaux, pouvez-vous nous parler de l'histoire du Karaté d'Okinawa ?

Jean-Charles Juster : Il faut avant tout dire qu'il est loin d'être évident de parler de l'histoire des arts martiaux okinawais. D'une part parce qu'il y a beaucoup de mythes qui circulent à leur sujet (et par conséquent, chaque passeur détient - ou aime croire détenir - sa version des faits) et d'autre part parce qu'il n'existe que très très peu de documents qui permettent d'adopter une démarche historique fiable... C'est pour cela qu'en tant qu'ethnologue, je m'intéresse davantage à leurs mouvances actuelles, en tout cas modernes (sourire).

Toutefois, l'histoire orale existe, comme pour beaucoup de productions culturelles comme la danse ou la musique. C'est à partir de ces récits que des maîtres érudits comme Funakoshi Gichin ou Mabuni Kenwa, pour parler des plus anciens et connus, ou Nagamine Shôshin ont tenté de reconstruire le cheminement historique de leur art... avec plus ou moins de succès. En tout cas, il est à peu près acquis qu'il existait depuis des temps immémoriaux une manière de combattre indigène à Okinawa, comme dans toutes les sociétés. Les récits oraux nous ont appris que cela se nommait tii, littéralement la main, mais de façon plus large la technique, le savoir combattre.



Feu Soshin Nagamine et son fils (Matsubayashi-ryu).

Lorsque les échanges avec la Chine ont commencé à s'intensifier à la faveur de la relation de vassalité entre Okinawa, devenu le royaume des Ryûkyû, et la Chine au XVIe siècle, des échanges ont également eu lieu à Naha, au niveau des arts de combat, notamment avec les experts de la province du Fujian, située en face d'Okinawa.

Par ailleurs, des missions diplomatiques chinoises venant de Pékin, au Nord donc, se rendaient aussi à Okinawa, accompagnées d'un détachement militaire. Là encore la population, soit les nobles de Shuri où se tenait la majorité de ces rencontres, était exposée aux savoirs chinois liés au combat. Entre environ le XVIe siècle et le XIXe siècle, les milieux de Naha, d'une part, et de Shuri, d'autre part, ont donc assimilé des techniques étrangères, et les ont additionnés aux éléments indigènes. Cela a donné le tuudii, la "main de Chine", c'est à dire des arts martiaux d'origine chinoises, mais pratiqués à la mode okinawaise.

A Naha, on parlait de nahate et à Shuri de shurite.

Ce n'est que vers les années 1920, quand d'une part Funakoshi Gichin commença à vouloir développer le tuudii à Tokyo, et quand ses pairs okinawais (Miyagi, Chibana, Kyoda) ont voulu faire reconnaître leur art de combat par les autorités japonaises, que, progressivement, l'idée

de passer de la "main de Chine" à la "main vide" (puisqu'il était question de combat à mains nues) germa dans les esprits.

Cette nouvelle appellation fut entérinée au cours des années 1930, et quand les jeunes missionnaires métropolitains du karaté ont commencé à répandre cet art à travers le monde dans les années 1950 et 1960, ils présentaient tout naturellement leur discipline sous le nom de karaté "la main vide", appellation toujours en cours de nos jours, même si à Okinawa, des irréductibles continuent de qualifier leur pratique d'arts martiaux à la chinoise : tuudii, ou tôte en japonais standard.

Toutefois, ces jeunes métropolitains ayant principalement étudié dans le cadre universitaire en y joignant des éléments de judo et de kendo et en modifiant l'esprit de la pratique insulaire, leur pratique était déjà éloignée de la tradition okinawaise, faisant qu'il y avait alors un karaté métropolitain (ou japonais) et un karaté okinawais.

J'aurais pu aussi évoquer les arts martiaux du port de Tomari, mais parce qu'à l'heure actuelle ce courant est confidentiel, et surtout pour ne pas alourdir le propos je préfère inviter les lecteurs à approfondir la question en consultant mon livre Karaté et kobudô à la source - Les Arts martiaux okinawais maintenant.



Les 3 générations de la famille Nagamine.

DM : Pouvez-vous nous dresser un tableau du Karaté d'Okinawa aujourd'hui ?

J.C.J. : A la différence de son pendant de la métropole, le karaté okinawais est toujours pratiqué dans des dojos privés, machi dojo, un peu comme les écoles martiales classiques japonaises.

Le maître ne dirige pas forcément tous les entraînements. Pour cela, il y a l'instructeur en chef shihan-dai, voire le kanchô, qui est souvent son fils, et d'autres instructeurs shihan. Le maître, shishô, est la caution morale et technique du dojo. Il sait que ses instructeurs, qu'il a formés ardemment, sont aptes à le remplacer. Parfois, il arrive au cours de l'entraînement, en tenue de ville, et surveille du coin de l'oeil ce qui se passe, et repart avant la fin.

Mais bien sûr, dans certaines salles, le maître est systématiquement présent, même pour les cours enfants, parce qu'il tient à veiller sur tout, et aussi parce que cela lui apporte du plaisir, tout simplement.

Alors, si le maître n'est pas nécessaire à la direction technique, à quoi sert-il, allez-vous me dire ?

Et bien, il y a quelque chose de TRES important à Okinawa : le culte des ancêtres. Autrement dit, les vivants entretiennent une relation intime avec leurs trépassés, ils vivent avec eux, quotidiennement. Pour les arts martiaux c'est la même chose : le maître a eu lui-même un maître (parfois son père) qui lui-même avait un mentor, qui était parfois le fondateur de l'école. Bien que séparés dans le monde temporel, toutes ces personnes, réparties sur plusieurs générations, sont dans le même continuum, notamment grâce aux

portraits de ces personnes suspendus en haut du mur principal. Et les membres du dojo, en tant qu'"enfants" du maître quelque sorte, sont aussi des descendants des prédécesseurs de celui-ci. Mais ils ne sont pas en contact direct avec eux (car ils ne le peuvent pas du fait du manque du lien originel) : pour cela, ils ont besoin de leur maître. Et c'est en cela que ce dernier est par là même important : sans lui, le dojo (ou l'association) s'effondre. Il tient un rôle qui est pratiquement spirituel : c'est cela l'une des caractéristique du karaté okinawais, que l'on ne trouve pas dans les dojos de la métropole, et encore moins dans les structures établies dans des gymnases ou des appartements. Pour ma part, dans mon dojo de la Kônan-ryû, il y a 5 portraits (soit cinq générations) sur le mur : le portrait du maître de mon maître : Kinjô Takashi ; son maître à lui : Itokazu Seiki (notre fondateur) ; son maître Uechi Kan.ei ; le père de celui-ci Uechi Kanbun (qui a permis à l'Uechi-ryû et après à la Kônan-ryû d'exister à Okinawa) et enfin l'initiateur de ce karaté mêlant le solide et le flexible (Pankwainoon ou [han]Kônan) et maître de Kanbun : le chinois Zhou Zihé (1874-1926).

Ca fait du monde (rire), mais d'un autre côté, je sais d'où je viens, et mes élèves aussi savent quelle est leur filiation, pourquoi ils sont similaires à des élèves de Shimabukuro Yukinobu et même temps, pourquoi ils leur sont différents. Pareillement, je suis bien accueilli dans des dojos de disciples d'Itokazu Seiki, car en quelque sorte, je suis leur petit cousin. Quant à Kinjô Takashi (qui n'a pas loin de 80 ans), je le considère d'une certaine façon comme mon "über-maître", car

mon maître monsieur Kuniyoshi m'a toujours parlé de lui en des termes élogieux, et que quand je le vois en action, j'éprouve de la fierté d'être affilié à lui. Et aussi, il faut dire que sans lui, je ne serais pas là pour vous parler de mon karaté et de mes kobudô.

Mais revenons peut-être à votre question de départ... Il faut retenir aussi que les cours enfants sont très importants à Okinawa. Dans un dojo lambda, pour un adulte, on trouve environ trois ou quatre enfants, souvent entre cinq et douze ans. Par conséquent, les compétitions jouent un rôle majeur, puisqu'elles sont avant tout destinées à la jeunesse.

Les cours enfants sont aussi très axés sur l'éducation : apprentissage des règles de la vie en société, du respect, de la patience, de la persévérance.

Selon les structures, on permet aux jeunes de combattre, toujours avec des protections anatomiques, mais de façon générale la pratique est axée sur la répétition des coups de poing et de pied, ainsi que des défenses, sans oublier les formes fondamentales que sont les katas de diffusion Fukyû gata et les katas de base les Kihon gata, qui sont un peu similaires au Taikyoku shodan en Shôtôkan.

Avant effectué beaucoup d'observations dans les dojos de l'île, j'ai pu me rendre compte de la manière dont ils fonctionnent, et ai pu mettre cela en rapport avec la manière japonaise de procéder, que nous connaissons bien en France, puisque nous en avons hérité par l'intermédiaire de Kase, d'Ôshima ou de Murakami.

Il n'y a pas de début fixe pour l'entraînement : la porte de la salle est ouverte, les élèves y arrivent au fur et à mesure qu'ils quittent leur travail. Contrairement à ce que l'on croit, il n'y a pas des leçons plusieurs fois par jour, même quand le maître est un professionnel de l'enseignement (ce qui à l'heure actuelle est presque impossible, car il n'est pas viable de vivre des quelques mensualités payées chaque mois par les membres du dojo).

Quand il y a des cours enfants, ils débutent vers 18h00, parfois plus tôt et durent jusqu'à 19h30. Là les adultes arrivent, et l'instructeur (ou le maître si c'est lui qui dirige les enfants) commencent l'échauffement dès qu'il y a assez d'élèves (au moins trois ou quatre).

Enfin, dans de rares dojos, les cours enfants et adultes ont lieu dans le même créneau horaire. Il suffit juste de séparer les deux classes d'âge, et encore, les échauffements et le travail de base, c'est-à-dire le kihon (souvent réalisé sur

place), sont réalisés en commun, puisqu'il n'y a pas de danger pour les enfants.

Je dois préciser qu'il arrive que dans certains groupes, les entraînements ne sont pas dirigés : de petits groupes de travail se créent et approfondissent ce qu'ils veulent ; quand il y a un débutant, il est pris à part par un ancien, et on se tourne vers le maître, ou l'instructeur, pour lui demander son avis, de trancher sur un point dans l'application d'un kata.

Un détail frappera l'observateur étranger : jamais on n'entend le mot "oss", comme c'est le cas dans les dojos de la métropole et dans nos salles occidentales. Les adeptes préfèrent s'exprimer avec des mots bien formés (en japonais, le niveau de politesse à l'oral s'exprime en évitant les

contactions et les élisions : plus les phrases sont longues, plus on exprime son respect à son interlocuteur) : o-negai shimasu "s'il vous plaît", arigatô gozaimasu "je vous remercie", hai wakarimashita "oui, j'ai compris".

Un autre point amusant est que parfois le dojo devient un salon. Après l'entraînement, on déplie des tables et sert le thé avec des petits gâteaux ; après un passage de grade, le maître convie les jurés et les candidats à un repas sans façon préparé par son épouse.

Et même pendant l'entraînement, lorsqu'un ami vient lui rendre visite, il le fait entrer dans le dojo, et taille le bout de gras avec lui pendant que les élèves continuent de s'entraîner, ou en profitent pour faire une pause et reprendre leur souffle. Il arrive aussi qu'il sorte en installant des chaises pour ses hôtes inattendus... lesquels sortent parfois leurs cigarettes et leur bouteille de saké distillé.

C'est véritablement un autre monde, et il faut le vivre pour le comprendre. Attention, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : il ne s'agit pas d'une généralité, les dojos okinawanais ne sont pas des dépôts de boissons (rire)...

J'ai observé une ambiance similaire dans les salles d'armes du Fujian, où là, le maître fume même parfois pendant les entraînements et donne des explications la cigarette au coin de la bouche.

D.M. : Il existe un certain nombre d'idées reçues sur le Karaté telles que Okinawa est le berceau du karaté, Gichin



Feu maître Meitoku Yagi et ses deux fils (Goju-ryu).

Funakoshi est le créateur du Karaté moderne... Qu'en est-il ?

J.C.J.: La pierre fondatrice de la modernisation du karaté est due à son introduction dans le système scolaire de Shuri, puis à Naha, à la charnière du XIXe et du XXe siècle. Qui dit Shuri, dit shurite, et à cette époque, c'était Itosu Ankô qui s'était imposé comme le représentant de ce courant. Pour parler simplement, il avait le statut d'ancien. Il a donc mis au point des programmes d'entraînement, et surtout a confié des entraînements à ses disciples, dont Hanashiro Chômo et Yabu Kentsu. Ce dernier était un sergent, il ve-



Un blocage typique du Goju-ryu par Meitatsu sur Meitetsu Yagi.

nait de servir dans la guerre russo-japonaise. Il avait donc été formé dans l'armée impériale (puisque les Ryûkyû devenues Okinawa avaient été aspirées dans l'état-nation japonais en 1879), elle même façonnée... par les usages militaires occidentaux, comme on a pu le voir avec plus ou moins de réalisme dans le film Le Dernier Samouraï. Yabu, quand il enseignait, appliquait donc des normes et des méthodes occidentales, françaises en tête.

Je vous dit tout cela de mémoire, les détails historiques sont dans mon livre. Mais revenons à Itosu. C'est lui qui a pensé le karaté comme une éducation physique, une sorte de gymnastique destinée à la jeunesse de son île pour en faire de bons soldats.

C'est donc lui le père du karaté moderne, et personne d'autre.

Funakoshi Gichin, de plus de 25 ans son cadet, qui en tant qu'instituteur appréciait ses idées modernistes et pro-Japon central a emboîté le pas à sa manière d'enseigner, ce qui lui fut très utile lorsqu'il oeuvra pour l'implantation du karaté en terre métropolitaine.

Mais on parle là de méthodologie et de substrat idéologique, pas d'influence technique, tant il est évident que Funakoshi n'avait que peu de points commun avec son mentor spirituel sur ce point, pour être dans la lignée d'Asato Ankô.

C'est pour cela que j'ai établi une distinction au sein du Shurite, avec une branche moderne, initiée par Itosu, et une branche classique, avec ceux qui se situent dans la filiation directe de Matsu-mura Sôkon, comme Kyan Chôtoku ou Asato Ankô.

Au sujet de la question de savoir si Okinawa est le berceau du karaté, on peut (mais est-ce possible de faire autrement ?) dire que c'est le cas, c'est évident. Le karaté n'est pas japonais.

A l'heure actuelle, il existe bien une version japonaise de cet art, celle qui s'est répandue à travers le monde, et qui a pu se constituer à la faveur des flux et reflux de l'histoire, de l'assimilation d'Okinawa dans l'Etat nippon, et aussi du choix de nombreux maîtres okinawanais de se fondre dans le moule martial de ce pays. Et il faut le dire, à l'heure actuelle, cette version japonaise gagne du terrain à Okinawa, à commencer parce que les compétitions internationales, comme la Premium league qui est relativement bien suivie à là-bas, se déroulent selon les règles du karaté japonais et le met en avant, car c'est lui qui reconnu par la WKF. Il serait impossible à un compétiteur de l'Uechi-ryû ou de la Matsubayasi-ryû d'espérer atteindre les quarts de final s'il exécutait un kata selon les canons de son école... Il devrait s'adapter, à commencer par le choix des katas.



Feu maître Kanei Uechi enseignant le kata Sanchin à des enfants.

Vous le voyez, le karaté okinawanais se japonise peu à peu.

De plus, il n'existe pas au niveau international. Il est une émanation du karaté japonais, à travers la fédération nationale, qui est en contact avec la WKF et les instances olympiques. Il ne peut exister qu'au travers de son cousin métropolitain, et de fait doit s'en inspirer, lui emprunter des éléments, ne serait-ce que pour exister.

DM : Karaté et Kobudo sont historiquement liés. Est-ce toujours vrai ?

J.C.J.: C'est une question délicate. Comme vous le dites, par le passé, les deux étaient liés. Je dirais même qu'ils étaient indissociables : Fubakoshi, Mabuni, Kyan, tous pratiquaient les sai ou le bô, au minimum. Depuis l'après-guerre, les choses sont différentes...

Si on s'en tient aux dojos où l'on pratique uniquement les armes, on en arrive à un compte ridicule de deux ou trois, pour en total d'environ 400 salles de karaté à Okinawa. Cela inviterait donc à dire que les kobudô sont presque éteints... or, la situation est quelque peu différente.

Il existe en effet des dojos présentés comme axés sur les kobudô, où le maître fait figure d'expert de cette discipline... mais souvent, on y enseigne aussi le karaté. Dans les faits, ils ne sont pas des lieux réservés à cette seule activité, comme c'est le cas pour le karaté, où nombre de salles lui sont exclusivement consacrées.

On peut dire qu'à 70-75%, les armes y sont majoritaires, et que le combat à mains nues représente le reste. C'est le cas du Bunbukan de Nakamoto Masahiro, du Tesshinkan de Tamayose Hidemi, du Shinbukan d'Akamine Hiroshi, entre autres. Ensuite il y a des écoles ou des groupes de karaté qui accordent une très grande importance aux armes : je pense à la Kônan-ryû, à la Shôgen-ryû, à la structure dirigée par Kinjô Masakazu, au groupe de Nakamura Seiyû (qui a un représentant en France en la personne de Dick Kevork) qui vient du Shidôkan



Entraînement compétition enfants dans un dojo Uechi-ryu.

de Miyahira Katsuya.

Il faut aussi dire que dans certains groupes, on pratique les armes de façon sporadique, environ trois ou quatre fois dans le mois, pour une quinzaine de séances de karaté. Il s'agit d'un complément à la pratique, loin d'être obligatoire. C'est le cas par exemple au Butokukan des Gibu, ou au dojo d'Uechi-ryû de Yonamine Kôsuke.

Par ailleurs, dans certains dojos de karaté, des anciens pratiquent le nunchaku ou le bâton long de façon individuelle et l'enseignent à ceux qui le désirent, avec l'accord du maître. Mais il s'agit là d'une initiative personnelle, qui ne rentre pas le corpus officiel de la salle.

Enfin, il y a des écoles classiques, c'est-à-dire qui ne séparent pas armes et mains nues : la Tozan-ryû, la Ryûei-ryû, la Motobu Udun dii, pour refléter, sans doute, la réalité de la pratique martiale des nobles de jadis : on se battait avec une arme, et quand on en était démuné, on employait ses mains et ses pieds. Mais à cette époque, jamais on ne commençait un combat contre un agresseur ou un criminel (on parle d'un brigand, d'un assaillant, d'un pirate) qui était forcément armé, avec ses seules mains nues... Ca c'est pour les romans.

Au final, les kobudô sont très présents dans une dizaine de structures et dans une vingtaine de dojos... ce qui est peu, il faut le dire.

C'est pourquoi depuis une dizaine d'an-



Gosei Yamaguchi, la branche japonaise du Goju-ryu.

nées, les écoles et les divers groupes se rassemblent au sein d'une seule et unique fédération okinawanaise, afin d'unir les efforts et de centraliser le développement de cette part importante de la martialité locale.

DM : Quelles sont aujourd'hui les écoles les plus connues, les maîtres, les Dojos?

J.C.J. : Il y a de nos jours quatre figures majeures à Okinawa pour le karaté, aussi bien au niveau local qu'international : Higaonna Morio de la Gôjû-ryû, Shimabu-

kuro Zempô de la Sukunai hayashi-ryû (aussi Seibukan Shôrin-ryû), Sakumoto Tsuguo de la Ryûei-ryû et Shinjô Kiyohide du groupe Ken.yûkai de l'Uechi-ryû. Le premier n'est plus à présenter. Bien qu'approchant les 80 ans, il est toujours très actif dans le développement du karaté insulaire, et encore l'an dernier, en été 2016, environ 1000 participants se sont déplacés du monde entier jusqu'à Naha pour suivre son stage. Sa passion pour le karaté est contagieuse, on ne peut être qu'admiratif devant son abnégation et sa dévotion pour la Gôjû-ryû ainsi que pour le karaté dans son ensemble, il est animé par un œcuménisme réel. Je l'ai interviewé en 2015, pour un livre à paraître à l'automne, et au final c'est lui qui a mené l'entretien, tant il avait envie de me transmettre des informations, de me montrer ses archives.

Son dojo, nommé Higaonna dojo ne désemplit pas de visiteurs étrangers (en premier lieu de nombreux Européens dont des Français) voulant découvrir le karaté okinawanaise.

Shimabukuro Zempô est davantage connu au Etats-Unis et au Moyen-Orient. Descendant d'une lignée remontant à Kyan Chôtoku, que je viens d'évoquer, il est le représentant du karaté des nobles de Shuri (le shurite) : un art sec, vif et puissant. Comme le Shôtôkan en fait.

A ce propos, je tiens à préciser que souvent, on rapproche le Shôtôkan au karaté d'Itosu... il n'en est rien. Funakoshi Gichin, de par son parcours, était davantage proche de Kyan. Et il a transmis cela à son fils Gigô, à l'origine du Shôtôkan moderne, illustré en France par Kase Taiji.



Une posture typique du Shorin-ryu.



Blocage et contre en coup de pied circulaire, école Uechi-ryu.

Pour revenir au karaté de Shimabukuro, injustement inconnu en France, il est réellement proche du Shôtôkan traditionnel, au point que comme me l'a dit son fils, lorsque des Occidentaux viennent en "stage" dans son dojo, il n'a presque rien à leur corriger, tant les fondements sont similaires, à commencer par la posture de base : soegoshi-dachi, connue sous le nom de fudô-dachi en Shôtôkan.

Le dojo de Shimabukuro est nommé Seibukan, il est situé dans la partie centrale de l'Ile d'Okinawa, non loin des bases militaires américaines, ce qui explique pourquoi son groupe s'est tant développé aux Etats-Unis

Sakumoto est très connu au Japon car il est l'entraîneur de l'équipe féminine nationale en katas depuis 2008. Lui-même triple champion du monde de cette catégorie dans les années 1980, il est la figure de proue du karaté sportif. A l'heure ac-

tuelle, son élève Kiyuna est l'une des étoiles des compétitions internationales, et il ne se passe pas un mois à Okinawa sans qu'un média ne produise un sujet ou un article sur ses chances de médaille d'or ou aux Olympiades de Tokyo en 2020. Ses élèves sont très actifs à Okinawa auprès des enfants et de la gente féminine afin de transmettre une image positive, moderne, du karaté, qui peut être perçue comme une activité physique comme une autre, où il est possible de briller en compétition en totale sécurité.

Il est à l'heure actuelle président d'une université réputée, il n'a donc que peu de temps à consacrer au karaté, mais quand il le fait, c'est pour diriger les champions de son école. Ne possédant pas de dojo à proprement parler, il utilise des installations publiques comme des gymnases ou le Palais des arts martiaux, à Naha. Shinjô Kiyohide est bien connu des Fran-

çais, car il s'est souvent rendu au festival de Paris-Bercy, pour démontrer à chaque fois des exercices de casse et de renforcement surprenants. L'homme incarne en quelque sorte l'Uechi-ryû à Okinawa comme à l'étranger. Il faut préciser que comme dans tous les groupes okinawanaise, plus que la casse et le combat, il favorise la pratique des katas, qui renferment les techniques d'auto-défense, à commencer par Sanchin, qui constitue le socle de l'école.

Son dojo, Shinjô juku, " le cours Shinjô ", est lui aussi situé non loin des bases américaines, ce qui explique la présence de nombreux soldats à ses entraînements.

Je pourrais encore citer d'autres noms : Kinjô Masakazu pour l'Uechi-ryû et les Ryûkyû kobudô, Nakahodo Tsutomu (un aîné de Shinjô Kiyohide) de l'Uechi-ryû, ou bien encore Hichiya Yoshio de la Gôjû-ryû, disciple du défunt Miyazato Ei.ichi. Toutefois, ces quatre experts sont réellement les figures de proue du karaté.

J'invite les lecteurs à consulter la série que j'ai commencée au début de l'année 2017 : Entretiens à Okinawa avec ses maîtres de karaté et de kobudô. En plus de proposer des interviews des figures citées ci-dessus, chaque volume présente des experts moins connus, à la démarche différente de ce qui est courant à Okinawa. Ce projet m'a pris plusieurs années, car en tout j'ai rencontré une trentaine de spécialistes. Lorsque tous les volumes seront sortis, ils constitueront un moyen aisé d'aller à la rencontre des arts martiaux okinawanaise et de leurs acteurs contemporains

C'est aussi l'un des buts de mon travail : présenter la richesse des pratiques okinawanaise, laissant même parfois penser qu'il n'y a pas un karaté sur cette île, mais plusieurs.

D.M. : Et Minoru Higa ?
J.C.J. : Pour ma part, et sans vouloir lui manquer de respect, ni à son représentant en France, Patrick Rault, Higa de la Kobayashi-ryû ne jouit pas d'un prestige

Souvent, on relie le Shôtôkan au karaté d'Itosu: il n'en est rien. Gichin Funakoshi, de par son parcours, était davantage proche de Chotoku Kyan. Et il a transmis cela à son fils Gigô, à l'origine du Shôtôkan moderne, illustré en France par Taiji Kase

aussi important que les autres experts que je viens de citer... Et ce n'est pas un jugement de valeur ou personnel (au contraire, pour l'avoir rencontré à plusieurs reprises et avoir même "échangé" avec lui, je peux dire que je l'apprécie beaucoup et n'ai que du bien à dire à son sujet, et j'aurai aussi une anecdote à rapporter à son sujet).

Laissez-moi, vous dire pourquoi il n'est pas dans ce "top 4". Il n'a jamais remporté une compétition d'envergure, à la différence de Sakumoto (champion en kata) ou de Shinjō (champion en combat) ; son groupe ne compte pas des milliers de membres de par le monde, comme c'est le cas pour Higaonna (qui a même des représentants en Azerbaïdjan et en Namibie). Il n'a pas non plus été l'un des pionniers du karate okinawais à l'étranger dans les années 1950-1960 quand tout était à accomplir, à la différence de Shimabukuro (qui vécut entre l'âge de 20 et 23 ans en Pennsylvanie).

Par ailleurs, depuis le décès de son oncle et mentor Higa Yūchoku, l'un des frappeurs le plus terribles d'Okinawa d'avant la guerre, le groupe Kyūdōkan fondé par ce dernier s'est effrité. Certains sont partis à cause de désaccords techniques, d'autres parce qu'ils n'appréciaient pas sa manière de diriger le groupe.

Pour finir sur ce sujet du Kyūdōkan et de Higa, lorsque je l'ai rencontré pour mon livre Karate et kobudō à la source, il m'a reçu avec courtoisie et disponibilité. Au bout d'une heure environ, il me dit qu'il voulait me montrer le fameux tsuki de son groupe, celui mis en avant par Yūchoku. Avant de le rencontrer, je me disais que comme il expose d'ordinaire principalement deux éléments de son karate : pratique des katas et répétition des bases (tsuki dans le vide, parades etc), je pensais qu'il allait juste me montrer ces quelques points dans le cas d'une exposition pratique... j'avais tout faux ! Alors qu'il me demandait de me lever et de retirer ma veste, il me dit "Comme vous avez un haut grade dans le karate uechi, vous savez ce que c'est que d'encaisser des coups". (Je lui avait dit que j'étais alors 3e dan). Je vais vous montrer un travail que je fais faire au gens qui sont au moins 4e dan dans mon dojo.

Durant un bon quart d'heure, il me proposa alors de l'attaquer à une distance très courte, du type de celle dans une bagarre de rue : plus près cela aurait été une



Travail d'endurcissement et de musculation spécifique durant l'exécution du kata Sanchin.

distance de clinch (parfois on commençait avec les mains en contact comme dans les tuishou chinois), et alors qu'il sentait mon poing venir vers lui, il effectuait une sorte de gedan barai et contre-attaquait de l'autre poing... Croyez-moi, j'étais bien content d'avoir renforcé mon torse durant des années, autrement, je me serais sorti avec des côtes fêlées... au minimum. Il avait à cette époque 73-74 ans. J'ai rarement senti une telle puissance, c'était comme un marteau pneumatique qui me heurtait : dense et rapide à la fois. Il frappa ensuite son makiwara, me disant que c'était cela la source de la puissance de ses coups de poing... Dans la Kōnan-ryū, nous ne pratiquons pas le makiwara de cette façon, ni avec le même but (en premier lieu parce nous n'utilisons presque pas les coups de poing), donc je ne connaissais pas ce travail. Il s'agit sans aucun doute d'une des marques très fortes du karate purement okinawais, dont le Kyūdōkan est l'un des sanctuaires.

D.M. : Quelle est la place du karaté d'Okinawa aujourd'hui au Japon et dans le monde ?

J.C.J. : Et bien, cela va être dur de parler du monde entier, car cela prendrait beaucoup de temps, et en plus, je n'ai pas les données en main. En tant que Français, je peux déjà vous parler de la situation en France et en Europe. En France, parce

que notre pays est traditionnellement une terre d'accueil du karaté, nous avons trois écoles de karate enseignées par des Okinawais, et les kobudō des Matayoshi, qui ont été développées au cours des années 1970 et 1980 : la Kobayashi-ryū avec Adaniya Seisuke (élève de Nakazato Shūgorō) et Chinen Ken.yū (élève de Miyahira Katsuya) [même s'il s'est relocalisé à Okinawa depuis quelques années] ; la Gōjū-ryū avec Ōshiro Zen.ei (élève de Kiyuna Chōyū) ; l'Uechi-ryū avec Shimabukuro Yukinobu (élève de Tōyama Seikō) et Takayasu Takemi (élève de Shinjō Seiyū) [ce dernier a d'importants problèmes de santé depuis plusieurs années et n'enseigne plus, ce sont ses assistants qui dirigent maintenant la Ken.yūkai des Shinjō en France].

Par ailleurs, les trois premiers enseignent aussi les Okinawa kobudō, c'est à dire les kobudō systématisés par Matayoshi Shinpō, dont ils ont tous été les

élèves.

Par ailleurs, des personnes comme Patrick Rault (vers Perpignan), Dick Kevork (région de Marseille) ou Jean-Louis Albert (en Poitou-Charente) enseignent respectivement le karate de Higa Minoru, Nakamura Seiyū et Higaonna Morio.

Mais tout ceci reste confidentiel, et même si la plupart de ces personnes sont des cadres de la Fédération française de karaté, le karaté okinawais, comme le karaté traditionnel de la métropole, est bien minoritaire dans cette structure qui axe beaucoup son développement sur le karaté sportif, ou d'autres créations comme le karaté défense ou le body karaté.

En Europe, Ōshiro Zen.ei supervise des dojos en Suisse, en Europe centrale. Shimabukuro a des représentants en Russie et en Pologne. Le groupe Ōshūkai de Chinen est présent en Hongrie et au Royaume-Uni.

Après on peut distinguer des zones : par exemple, la Gōjū-ryū est très présente en Europe centrale : Hongrie, Slovaquie, République Tchèque, Pologne et des experts okinawais comme Kuba Yoshio et viennent souvent. En France et dans l'Europe du Sud, c'est davantage la Kobayashi-ryū, qui est présente grâce à P. Rault et Oscar Higa.

En Scandinavie, la Gōjū-ryū de Higaonna est très bien implantée au Danemark.

Parlons du reste du monde, tout de même. On peut dire que l'Uechi-ryū est assez bien implantée aux Etats-Unis, car c'est dans ce pays qu'elle s'est développée en premier, grâce au retour chez eux des soldats qui avaient stationné à la base de Futenma au cours des années 1960 (la guerre du Viêt Nam avait conduit les Etats-Unis à utiliser l'île Okinawa comme une base arrière), située presque en face du dojo d'Uechi Kan.ei. Après, on peut dire que les Etats-Unis constituent une terre particulièrement propice au karaté okinawais, surtout grâce à cette relation qui s'est établie entre ces deux contrées, du fait de la présence très forte de bases américaines à Okinawa. De mémoire, aux Etats-Unis, on compte environ une centaine de dojos enseignant une école okinawaise (pas une salle mixant kung-fu, katas de karate et nunchaku, on parle bien d'un vrai dojo en lien direct avec Okinawa)... En Russie, ils ne sont qu'une dizaine, alors que la population n'y est que deux fois moins importante.

En Amérique du Sud, c'est surtout la Kobayashi-ryū et la Matsubayashi-ryū qui sont présentes, car ces écoles ont envoyé dès les années 1960 de jeunes instructeurs en Argentine et au Brésil, deux foyers importants de l'immigration okinawaise au cours du XXe siècle.

L'Asie est une région où le karaté okinawais est présent depuis beaucoup moins longtemps, mais en Inde en particulier toutes les écoles importantes s'y développent : Uechi-ryū, Gōjū-ryū, Kobayashi-ryū ; tout comme les kobudō.

D.M. : Quelle est la position des dirigeants du karaté d'Okinawa face à l'olympisme ?

J.C.J. : Comme je l'explique dans mon livre, le milieu du karaté okinawais est loin d'être unifié. On ne compte pas moins de quatre structures majoritaires, créées entre les années 1950 et 1990, qui, et c'est là que réside le problème, ont toutes à peu près la même importance, même si une seule est délégataire au niveau du ministère des sports du Japon, car elle est "affiliée" à la Fédération japonaise de karaté (JKF).

Comme on le sait, la désunion n'est jamais profitable, alors les autorités okinawaises ont décidé de former une organisation rassembleuse. C'est elle par exemple qui a organisé la manifestation



A droite, feu Seikichi Toguchi, du Goju-ryu Shoreikan.

validée par le Livre Guinness des Records en novembre 2016 où environ 4000 personnes ont réalisé en même temps le même kata. C'est elle aussi qui est très active dans l'organisation de stages internationaux où des pratiquants étrangers, qui souvent sont des adeptes du karaté japonais et donc n'y connaissent rien ou pas grand-chose à l'Uechi-ryū par exemple, viennent s'essayer durant quatre ou cinq sessions à ce qui est présenté comme une forme archaïque de leur pratique. Et concernant l'olympisme, c'est de nouveau elle qui est ouvertement favorable à la présence du karaté aux Jeux de Tokyo en 2020, même si l'on parle du karaté sportif WKF.

Pour ma part, j'ai rencontré une cinquantaine de maîtres et d'experts, lors d'entretiens de plusieurs heures, ces dernières années. Tous, ou presque, ne sont pas opposés au karaté olympique.

A une condition : qu'aucun amalgame ne soit fait entre ce karaté sportif, moderne, et leur karaté d'Okinawa.

Ils sont en fait pragmatiques, car selon eux, les Jeux de Tokyo seront le moyen d'attirer les regards sur le karaté traditionnel en général et okinawais en particulier.

D'autres pensent aussi que la facette sportive, compétitive de leur activité est l'un des seuls moyens d'attirer des jeunes, et ce afin de renouveler le vivier des effectifs. Comme un mal nécessaire.

Ils le disent clairement : "si un de mes jeunes veut aller aux Jeux, c'est son choix, sa liberté. Si cela le rend heureux, je ne peux m'y opposer. Alors je suis pour

l'olympisme, même si à titre personnel, je suis contre.

Il faut savoir qu'à Okinawa, le combat "libre" jiyū kumite sur le modèle sundome est perçu comme contraire à la progression, et à la recherche technique. Et il faut le dire, et je suis désolé mais on le sait : l'olympisme actuel c'est aussi et surtout une histoire de gros sous. Et à Okinawa, qui vit en grande partie de l'industrie du tourisme, les dirigeants politiques locaux aimeraient bien que les visiteurs étrangers passent par leurs îles en été 2020 (c'est à deux heures d'avion de Tokyo). L'idée d'organiser les épreuves de karaté (kata et combat) à Okinawa a même été avancée, et un groupe lobbyiste essaye de faire pression sur le comité d'organisation japonais afin de concrétiser ce projet. Tout cela bien sûr main dans la main avec la majorité des sommités martiales insulaires.

D.M. : Parlons un peu de votre livre.

J.C.J. : Par où commencer ? Il est né d'un constat : il n'y a pas de livres en français qui traitent des arts martiaux okinawais d'un point de vue actuel, contemporain. On a des ouvrages se voulant historiques, d'autres techniques. Pour ma part, je préfère la seconde catégorie, car pour écrire sur l'histoire, il faut des sources... et le plus souvent, les auteurs utilisent, au mieux, des documents traitant déjà de la question... et procéder ainsi ce n'est pas faire de l'histoire. Il faut des sources primaires : des notes administratives, des chroniques royales, des journaux de voyage ; ou des histoires orales.

A Okinawa, de tels documents relatifs aux arts martiaux n'existent pas (ou presque). Alors comment faire de l'histoire ? En tout cas, pas en traduisant des ouvrages écrits en japonais, soit des sources secondaires.

Je passe sur les sources secondaires en anglais, car souvent, elles sont fantaisistes, écrites par des pseudos experts qui ne lisent ou ne parlent pas plus le japonais que moi le finnois...

Il faut de la rigueur, on ne peut pas se dire historien si on n'en a pas la formation, ni la méthode. Les arts martiaux okinawanais sont un élément important de ces îles, il ne faut pas faire (ou plutôt écrire) n'importe quoi à leur sujet. Donc mon livre, et même s'il traite au cours des premières pages du karaté des années 1920-1930 (qui est pour moi la limite jusqu'à laquelle on peut aller quand on se penche sur son histoire, étant donné que l'on a des

documents fiables produits sur le sujet à l'époque), est centré sur ce que sont le karaté et les kobudô à l'heure actuelle.

J'y ai recensé plus de 35 écoles et systèmes, et présente leurs fondateurs. Le tout est illustré de photographies originales, qui apportent un dynamisme au propos. On parle d'une culture immatérielle, et comme pour la danse, il faut des clichés photographiques pour illustrer ce qu'on expose, et pas des impressions d'images trouvées sur l'internet que tout le monde a vues. J'aborde aussi des points moins connus, mais au combien réels et importants, comme les liens entre l'économie et le karaté, ou bien l'inquiétante disproportion entre pratique armée et à mains nues, que nous évoquions toute à l'heure.

Enfin, je propose une visite virtuelle, dirait-on, d'importants dojos, c'est-à-dire que je décris avec attention comment est agencée la salle ; comment y est la pratique ; je m'attarde sur son chef actuel et bien sûr son fondateur. On trouve ainsi entre autres le Jundôkan [la Mecque de la Gôjû-ryû on peut le dire] fondé par Miyazato Ei.ichi ou le Kôdôkan des Matayoshi. J'oubliais, il y a aussi le Kyûdôkan, avec Higa Minoru. Vous voyez-vous que je le classe en haute place parmi les personnalités martiales locales.

D.M. : Et justement, quel a été votre travail pour écrire ce livre ?

J.C.J. : Et bien je suis allé au charbon. C'est la base de l'ethnologie, il faut faire du terrain. On sait quand la journée commence, mais pas quand elle va se finir, ni comment.

J'ai effectué plusieurs voyages à Okinawa



Démonstration de casse à Bercy exécutée par Kyohide Shinjo, de l'Uechi-ryu.

durant plusieurs années, postérieurement à mon long séjour datant du milieu des années 2000. J'ai rencontré bon nombre des chefs des écoles que je présente, j'ai passé des journées entières à la bibliothèque d'Okinawa, à celle de l'université des Ryûkyû, dans les petites bibliothèques de quartier pour trouver des documents récents, comme des articles de presse.

Tout cela n'est possible que si vous lisez le japonais. Et le fait que j'ai des notions d'okinawanais a fait qu'entamer une conversation avec un ancien dans un dojo devenait plus facile, tout comme pour obtenir des informations que l'on ne trouve pas dans les tablettes des associations ou dans les programmes des manifestations. J'ai appris à connaître certains maîtres, oh bien sûr dans le cadre d'une relation formelle, et jamais je ne dirais qu'ils sont mes amis, à la différence de ce que certains voyageurs-stagiaires ayant suivi quatre ou cinq cours dans un dojo déclarent sans doute abusivement (à Okinawa, on ne devient pas ami avec quelqu'un ayant plusieurs décennies de plus que soi, encore moins s'il est un maître dans un domaine précis). Chercher à briller en tirant vers soi le prestige et la renommée des autres n'est jamais très élégant.

Bref, il s'agit de personnes avec qui le courant est très bien passé [je ne dirais même pas des connaissances] comme Higaonna Morio, par exemple. Et c'est avec

plaisir que je lui ai rendu visite en été 2016, peu après la sortie de mon livre, pour lui en offrir un exemplaire.

Quand je suis à Okinawa, je ne m'entraîne pas dans les salles où je me rends, pour cela j'ai le dojo Kuniyoshi. Non, simplement, j'y observe ce qui s'y passe, je parle avec leurs membres, discute avec les experts.

Mon but avec Karate et kobudô à la source était simple : donner au lecteur lambda des données lui permettant de comprendre quelque chose dans ce dédale d'écoles, de groupes et de courants que sont les arts martiaux okinawanais, qui existent hors du contexte yamato (ou du Japon central). A partir de là, je n'avais pas besoin de théories compliquées, simplement de rendre compte de mes observations, de mes lectures, de mes rencontres. Et les ordonner, pour les transmettre et les rendre intelligibles à un lectorat

étranger à Okinawa. Par exemple, on peut lire dans certains livres que tel expert portait le titre de « peechin », comme cela, sans plus d'explication. Mais même pour un jeune Okinawanais, ce mot ne veut rien dire. Alors pour un Belge ou un Français... Il faut le traduire, le sortir de son contexte, pour le recadrer dans notre terreau culturel. Sinon le message ne passe pas, il y a une barrière étanche, menant à des incompréhensions, des erreurs. Et Okinawa n'a pas besoin de cela.

On parle de la passion et de savoir-faire transmis de personne à personne, c'est important, précieux. Il faut les respecter et ne pas s'en occuper par-dessus la jambe.

Et je pense que ma démarche fonctionne, comme me le témoignent mes lecteurs, avec qui j'ai la chance de communiquer grâce aux réseaux sociaux. Pour un auteur, cela change tout. Des débats s'installent même avec certains d'entre eux.

Au cours des quelques 250 pages de mon livre, on peut, je le souhaite en tout cas, tout aussi bien glaner des informations sur une école en particulier ; qu'en savoir autant, voire plus, sur ces arts que si on était allé sur place durant plusieurs années.

D.M. : Merci Jean-Claude Juster pour cet interview, je pense que tous nos lecteurs ont compris l'intérêt de lire votre ouvrage. ●